

**clins
d'œil**
cinéma

102
MARS
AVRIL
2023

aCp g
★ les cinémas de proximité de la gironde

L'établi

Fiction de Mathias Gokalp.

11 PRÉSENTATIONS DU ROMAN
DE ROBERT LINHART
ADAPTATÉ PAR MATHIAS GOKALP

Gironde
LE DÉPARTEMENT

LE DÉPARTEMENT
DE LA GIRONDE
LE DÉPARTEMENT
DE LA GIRONDE

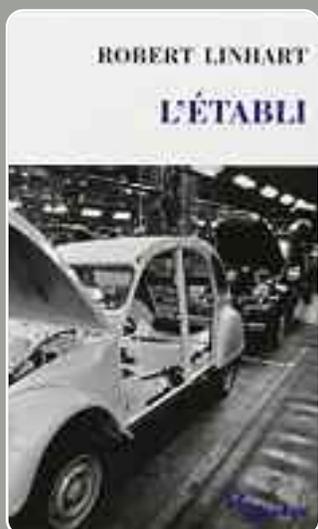
RÉGION
NOUVELLE-
AQUITAINE

L'Établi

Fiction de **Mathias Gokalp** - 1H56 - Le Pacte

Avec **Swann Arlaud, Malek Lamraoui, Olivier Gourmet, Yasin Houicha, Denis Podalydès, Mélanie Thierry...**

Quelques mois après mai 68, Robert, normalien et militant d'extrême-gauche, décide de se faire embaucher chez Citroën en tant que travailleur à la chaîne. Comme d'autres de ses camarades, il veut s'infiltrer en usine pour raviver le feu révolutionnaire, mais la majorité des ouvriers ne veut plus entendre parler de politique. Quand Citroën décide de se rembourser des accords de Grenelle en exigeant des ouvriers qu'ils travaillent 3 heures supplémentaires par semaine à titre gracieux, Robert et quelques autres entrevoient alors la possibilité d'un mouvement social.



L'ÉTABLI, ce titre désigne d'abord les quelques centaines de militants intellectuels qui, à partir de 1967, s'embauchèrent, «s'établissaient» dans les usines ou les docks. Celui qui parle, ici a passé une année, comme OS.2, dans l'usine Citroën de la porte de Choisy. Il raconte la chaîne, les méthodes de surveillance et de répression, il raconte aussi la résistance et la grève. Il raconte ce que c'est, pour un Français ou un immigré, d'être ouvrier dans une grande entreprise parisienne.

Mais L'Établi, c'est aussi la table de travail bricolée où un vieil ouvrier retouche les portières irrégulières ou bosselées avant qu'elles passent au montage.

Ce double sens reflète le thème du livre, le rapport que les hommes entretiennent entre eux par l'intermédiaire des objets : ce que Marx appelait les rapports de production.



DU 12 AU 21 AVRIL

11 PRESENTATIONS

du roman éponyme de
ROBERT LINHART

adapté par

MATHIAS GOKALP,

ouvrage autobiographique,
retraçant son métier d'ouvrier
établi dans les usines Citroën...

BAZAS - CINEMA LE VOG

MERCREDI 12 AVRIL - 20H30

CREON - CINEMA MAX LINDER

JEUDI 13 AVRIL - 20H30

ANDERNOS - CINEMA LA DOLCE VITA

VENREDI 14 AVRIL - 20H30

SAINTE FOY LA GRANDE - CINEMA LA BRECHE

SAMEDI 15 AVRIL - 20H30

LA REOLE - CINEMA LE REX

LUNDI 17 AVRIL - 20H30

MERIGNAC-CINE

MARDI 18 AVRIL - 18H45

LEOGNAN - CINEMA GEORGES BRASSENS

MERCREDI 19 AVRIL - 20H30

ENTRETIEN AVEC

MATHIAS GOKALP RÉALISATEUR

Qu'est-ce qui vous a amené à adapter L'ÉTABLI, l'ouvrage de Robert Linhart, quarante-cinq ans après sa publication, cinquante ans après les faits relatés ?

J'ai lu *L'Établi* quand j'étais étudiant en cinéma et il m'a d'abord beaucoup marqué comme texte littéraire. J'étais évidemment sensible à son contenu politique, tout en sachant que ça décrivait des choses qui n'existaient plus sous cette forme, mais ce qui m'a touché en premier lieu, c'est que c'était un texte magnifique. Robert Linhart était pour moi un écrivain « contemporain » que j'aurais placé tout en haut de



mon panthéon littéraire avec Duras et Koltès. J'ai grandi dans la bourgeoisie où l'éducation cherche à

développer les qualités des individus, à ce qu'ils se découvrent eux-mêmes et s'améliorent : en lisant ce livre, je m'apercevais que le monde ne fonctionnait pas du tout sur ce principe et que la société avait pour principal objectif de fabriquer des travailleurs et des forces de production. Des enfants de ma classe d'âge n'avaient pas les moyens de faire des études et devaient travailler plus tôt qu'ils ne l'auraient souhaité. Ils étaient absorbés et broyés par cette machine. *L'Établi* disait très clairement la violence, l'absurdité, la folie et le caractère impersonnel de cette machine.

Êtes-vous étonné que ce texte si fort, si marquant, n'ait pas été adapté plus tôt par le cinéma ?

Non, parce que moi-même, je n'y ai pas pensé pendant longtemps. A mes yeux, ce texte était littéraire et documentaire, et ne réclamait pas forcément un film. Lors d'une discussion avec mes producteurs, j'avais évoqué ce texte comme une référence, pas comme un film possible. Ils ne le connaissaient pas et m'ont demandé de le décrire.

Suite à ma description, ils m'ont dit qu'il y avait une situation forte de fiction dans ce texte : ce personnage qui est là, à l'usine, sans dire qui il est. Ils me l'ont fait voir sous un autre angle. Et je me suis dit qu'il serait intéressant de travailler sur un texte qui ne semble pas immédiatement adaptable, que ça nous forcerait à trouver une forme originale.

BIGANOS - CENTRE CULTUREL
JEUDI 20 AVRIL - 20H30

CESTAS - CINEMA LE REX
VENDREDI 21 AVRIL - 20H30

CARBON-BLANC - CINEMA LE FAVOLS
MERCREDI 26 AVRIL 19H

LACANAU - CINEMA L'ESCOURE
JEUDI 27 AVRIL - 21H

Comment avez-vous transformé le livre en scénario puis en film ?

Le livre de Robert Linhart se donne comme une chronique, avec une description du travail très fine, très intelligente, et des portraits marquants. La première idée à laquelle je me suis raccroché, c'était de restituer le rapport au travail et de faire vivre les personnages autour de Robert : ouvriers, contremaîtres, patrons, immigrés, etc. Avec le temps et la fréquentation du texte, je me suis aperçu à quel point son récit et sa structure étaient savantes, avec une force dramatique très élaborée.

Pour l'adaptation, il y a eu deux temps, avec deux scénaristes. Avec Marcia Romano, ça a été un temps de défrichage et de définition du périmètre : on a décidé quels personnages et quelles parties du récit on allait garder – en l'occurrence, les deux premiers tiers du livre. Dans la période avec Marcia, j'étais trop précautionneux avec le texte et je n'arrivais pas à m'en éloigner. On l'a ensuite confié à Nadine Lamari en lui laissant les mains libres. Nadine connaît très bien le monde ouvrier et avait envie depuis longtemps de travailler sur cet espace. Elle a amené beaucoup d'éléments narratifs. Elle a pris le récit à bras le corps et en a fait une fiction.

Partagez-vous l'idée de Robert Linhart selon laquelle il faut s'immerger dans la classe ouvrière, la vivre, pour la comprendre et l'aider à mener la lutte d'émancipation ?

Il existe encore un syndicalisme de terrain qui obtient des résultats là où les militants classiques ne vont pas, mais le monde ouvrier n'occupe plus la même place qu'il y a cinquante ans. J'ai longtemps pensé

que le monde ouvrier était un lieu commun du cinéma social et qu'il masquait d'autres questions politiques qui concernaient plus ma génération : par exemple la précarité, l'immigration, l'extrême-droite. Mais en travaillant sur le monde ouvrier et sur une époque non contemporaine, je me suis dit qu'il y avait moyen d'analyser des enjeux d'aujourd'hui. Je me suis posé des questions comme où sont les ouvriers aujourd'hui? Est-ce que *L'Établi* parle du monde d'aujourd'hui? En fait, la classe ouvrière n'existe plus mais les ouvriers continuent d'exister. Et en remontant dans le temps, on pouvait se poser la question : pourquoi cette classe ouvrière a-t-elle disparu? On a essayé de traiter ces questions dans le film, en montrant qu'une partie des ouvriers va être absorbée par la société de consommation. Une autre va se retrouver au chômage mais cet aspect-là n'existait pas encore en 69, à l'époque où se passe le récit de *L'Établi*.

Quand les ouvriers apprennent que Robert est en réalité professeur, certains comprennent sa démarche, d'autres la rejettent violemment car ils se sentent trahis. Il y a cette phrase : « si Robert est licencié, il retrouvera son emploi de prof, pas nous ! ».

Dans le livre, Robert se pose beaucoup cette question: comment vont-ils me recevoir? Mais il n'y a aucune réaction de surprise ou de colère de la part de ses camarades ouvriers. Il y a juste Sadok qui lui dit « tu es fou », c'est tout. Linhart va même plus loin. Il dit que pour les autres, son établissement disparaît dans « le tableau général des caractéristiques individuelles ». Et il ajoute « les bourgeois s'imaginent toujours avoir le monopole des itinéraires personnels. » Tout le texte de Linhart est une tentative de définition de ce qu'est la classe ouvrière. Les ouvriers n'ont rien de commun entre eux si ce n'est le travail à la chaîne et le combat contre le patronat. C'est ce qu'on a essayé de représenter dans le film. Pendant la scène de déjeuner à la campagne, les ouvriers s'engueulent fortement à propos de Robert, mais il y a aussi Sacha qui lui dit : toi t'es prof, Boubacar est roi dans son pays d'Afrique, Christian était agriculteur, Klatzman curé, etc. Ils sont tous différents, mais ils sont tous sur la chaîne.

De ce point de vue, vous êtes très fidèle au livre.

Le sujet du livre, c'est la classe ouvrière et le travail. En cherchant à construire le personnage principal pour le film, le sujet s'est un peu déplacé et est devenu l'engagement. Car notre Robert se pose la question de la légitimité de son action. D'abord, il se demande « ai-je le droit de prendre la parole, comme eux? ». Puis il se dit « où est-ce que je les ai

été inutile, elle aura contribué à changer les choses, sur le long terme. Ce qui était important pour moi, aussi, c'était de sortir du romantisme révolutionnaire, d'échapper aux mots d'ordre faciles et aux T-shirt Che Guevara. Mon film dit « l'engagement a un prix, la lutte politique se paye cher », parce que les gens oublient ça en permanence. Un grand nombre de militants de mai 68 l'ont payé très cher, dont Robert.



emmenés, qu'est-ce que ça va leur coûter? ». Et ça, c'est vraiment la question de l'engagement. Robert est un militant, il emmène les autres derrière lui, y compris vers l'échec, et c'est de cela dont il souffre. C'est sa contradiction, et elle est belle, ça le rend touchant. Quand il entre dans cette usine, Robert se dit « je ne veux pas être un leader ». Il se pense plutôt comme un catalyseur, et c'est ce qu'il fait. Il ne fabrique pas leur colère, il ne les manipule jamais. Donc il ne devrait pas se reprocher son action militante. Néanmoins, il en conçoit quand même une forte culpabilité. Une forme d'échec est le prix de son engagement, mais peut-il y avoir un engagement sans risque? Je ne le pense pas. Et son action n'aura pas

Vous avez choisi Denis Podalydès un peu à contre-emploi, en directeur de l'usine.

Depuis mon premier film, j'avais très envie de retravailler avec Denis, mais il y jouait déjà un syndicaliste, je ne voulais pas lui proposer le même rôle, d'où ce contre-emploi. Sur le papier, ce directeur est très antipathique et Denis m'a dit « je ne peux le faire que comme je suis. Si tu m'as choisi pour le jouer, c'est que tu ne veux pas en faire un monstre ». Je trouve ça magnifique, un personnage de comédie qui interprète un salaud. C'est un peu la règle de Jean Renoir, il faut se mettre à la place de tous les personnages et comprendre leurs raisons. Et Denis l'a

joué comme lui-même, c'est-à-dire un peu comme dans les comédies de son frère Bruno : lunaire, chaleureux, malin... Quand il fait son discours aux ouvriers pour le vote, Denis a été un tel tribun que les figurants, qui devaient jouer la colère et qui étaient pour beaucoup d'anciens ouvriers, l'ont acclamé.

talentueux. Okinawa Valérie Guérard, la directrice de casting, les a trouvés à la sortie du Conservatoire ou au théâtre. Ils sont d'ailleurs plus habitués à la scène qu'à la caméra. Ils ne sont pas dans le pur naturalisme et ce sont des forces de proposition, dans des rôles de composition. Swann les a accueillis

l'œuvre. Selon elle, le travail, c'est ce qu'on fait pour assurer sa subsistance, l'œuvre, c'est ce qu'on fait pour donner du sens à sa vie. L'usine vous prend votre temps, même si c'est pour vous permettre de manger. J'ajouterais qu'il y a aujourd'hui dans notre pays une nostalgie des trente glorieuses, une nostalgie de la France comme puissance industrielle. J'ai voulu essayer de mettre quelque chose de concret derrière cette nostalgie en disant, attention : le plein emploi, le travail ouvrier, l'industrie française, c'était ça ! Il y a aussi aujourd'hui une nostalgie de la classe ouvrière en tant que force politique progressiste. C'était important pour moi de décrire aujourd'hui ce qu'était la classe ouvrière : c'était des gens qui souffraient énormément, qui ont perdu leur vie au travail, et ce n'était pas une classe homogène. La nostalgie que nous devrions avoir, c'est celle d'une force politique, d'une solidarité entre des gens que peu de choses rapprochaient. Aujourd'hui, les individus s'arrêtent à leurs différences, souvent identitaires, et ça les empêche de constituer une force politique. Enfin, j'ai voulu rappeler que mai 68 a été le moment où les classes sociales se sont le plus mélangées en France. Il y a eu un dialogue extraordinaire entre ouvriers, étudiants et intellectuels, ça a fait du bien à tout le monde, tout le monde en a profité. Aujourd'hui, il n'y a plus de classe ouvrière mais il y a encore beaucoup d'ouvriers, sauf qu'ils n'ont plus conscience du monde ouvrier. Or, il suffit de voir ce qui se passe dans les grandes plateformes de distribution, dans les services ubérisés, où les problèmes restent les mêmes qu'en 68.



Olivier Gourmet en syndicaliste, autre évidence ?

Ça faisait des années que j'avais envie de travailler avec lui, c'est un immense acteur. On a tourné pendant le 3ème confinement et tous les comédiens avaient une faim de jeu extraordinaire. J'ai rarement vu une telle énergie, et c'était communicatif

Qui sont les acteurs qui jouent les ouvriers ?

Au-delà des têtes d'affiche qui incarnent des institutions (le patron, le syndicaliste, etc.), on avait décidé que les ouvriers seraient joués par des figures peu connues. Ce sont des professionnels mais on voulait des jeunes acteurs français peu vus et

comme un grand frère avec beaucoup de générosité et de bienveillance. Swann sait ce que c'est que de jouer les seconds rôles, d'être un comédien peu connu. Il y a des plans où il s'effaçait derrière eux. Il est avec les autres sans se mettre en valeur et c'est grâce à lui que le film devient l'histoire d'un groupe et pas d'un héros.

Au final, est-ce que votre film, et le livre de Robert Linhart, nous disent sur aujourd'hui des choses toujours pertinentes ?

J'ai choisi ce texte parce que je partage son point de vue sur le travail, et sur l'aliénation par le travail. Hannah Arendt a écrit qu'il faut distinguer le travail de